

ENTRETIEN AVEC AÏSSA DJIRAR :

«Aimons-nous les uns les autres»

Archétype d'une nouvelle génération de comédiens nourris aux sources de l'Algérie profonde, coordinateur du mouvement associatif culturel, ex-président de la commission de soutien à Ghaza, cet élève de Kateb Yacine qui, à seize ans, est entré dans le monde du spectacle sans jamais douter de ses qualités, continue de cultiver sa passion pour l'art.

Entretien réalisé par
Salem Hammoum

Venu se ressourcer cette semaine au pied de la majestueuse forêt de l'Akfadou, Aïssa Djirar, l'enfant des Hauts-Plateaux, a accepté de se confier à nos lecteurs dans un entretien d'une rare franchise. Le polyglotte ne parle en fait qu'un seul langage : celui de son amour éperdu pour l'Algérie.

Le Soir d'Algérie : D'où vous vient cette passion pour le spectacle ?

Aïssa Djirar : Au contact de Kateb Yacine alors que je n'avais que 16 ans. On me trouvait bon et talentueux avec mon visage tourmenté. Je fus donc intégré à la troupe Dersa où j'ai



Photos : DR

joué dans la pièce *Waqf Ijib El waqt*. Elle raconte l'histoire de l'Algérie qu'on n'a jamais entamée. Par la suite, j'ai connu des sommités du monde de l'art et de la culture au contact desquelles je me suis forgé. J'ai connu Rouiched, Alloula, Matoub, Akli Yahyaten...

Quel genre de théâtre faisiez-vous ?

C'était un théâtre révolutionnaire qui a soulevé les ouvriers de l'Ouenza et d'El-Hadjar et aussi permis à des enfants de quartiers défavorisés de connaître le bonheur.

J'ai été tabassé par les frères musulmans et même par un ministre islamiste actuellement au pouvoir parce que j'ai osé dire que l'Algérie est amazighe.

Cela vous inspire d'autres anecdotes ?

Il y a ces bouleversants témoignages et confidences qui m'ont été faits par Abdelhamid Mehri lors d'un mémorable trajet Constantine-Sétif sur les secrets de la mort de Abane Ramdane et Krim Belkacem. J'en tremble encore d'émotion...

Et le cinéma ?

C'est l'histoire de l'Algérie qui est aussi un creuset pour l'art et tout est lié. Je me permettrais aussi cette révélation sur le film de Rachedi *Histoire de Krim Belkacem* dans lequel je joue. Le film bute actuellement sur certaines vérités concernant la mort du Lion des djebels. Le politique ne veut pas de certaines vérités et cela porte préjudice au développement de la création dans notre pays.

Vous abordez le thème de la censure. Touche-t-elle aussi certains domaines ?

La censure n'épargne en effet aucun domaine. Dans un feuilleton social, une comédienne qui s'est révoltée contre le producteur, a été assassinée dans le scénario du film avec la complicité du réalisateur. Ils ont modifié le scénario pour faire taire cette voix récalcitrante.

Ils ont essayé de faire de même avec moi, mais ils ne le pouvaient pas car je jouais le premier rôle dans ce feuilleton qui risquait de s'arrêter avec la mort de l'acteur principal. Mais ils ont réussi à tuer Nesrine.

Le drame, c'est que parfois même les comédiens sont complices dans la médiocrité dont on gave les télé-spectateurs. Il faut arrêter de harceler les familles algériennes en diffusant n'importe quoi.

Aïssa est un acteur très sollicité. Vous n'êtes pas tenté de jouer dans un feuilleton en tamazight ?

On m'a sollicité pour jouer dans la sitcom *Axam N Da Meziane*, la maison de Da Meziane. J'aurais souhaité qu'on appellât le film *Axam N'el Dzayer*, la maison Algérie, ce foyer chaleureux qui rassemble toute l'Algérie dans sa diversité et sa richesse.

Un message à délivrer concernant tamazight ?

On n'a pas de problèmes d'identité. Ils ont peur qu'on s'unisse. «Noukni Algériens» (nous sommes Algériens). La Kabylie ce n'est pas seulement Tizi Ouzou. C'est l'Algérie. Nous sommes un peuple qui a toujours défendu l'identité nationale. On ne parle pas de yennayer. Ça les dérange de parler de cette Algérie amazighe qui a enfanté des héros pour la légende et la mémoire. Les Algériens n'ont pas besoin de garde de corps pour circuler dans leur pays, mais d'amour. Et El-Kahina, Lalla Fadhma N'Soumeur et tous ces héros que l'Algérie a enfantés en ont laissé suffisamment avec l'inaltérable histoire qu'ils ont léguée à l'Algérie.

Aïssa Djirar, le Sétifien de souche, a une histoire d'amour avec la Kabylie et tamazight ?

(Sourire...) En 1996, j'ai été coordinateur du 8-Mai 1945. Je voulais, avec 302 enfants de quartiers défavorisés, montrer l'histoire de Sétif, et donc de l'Algérie, dans une mémorable fresque. Ils ont boycotté le spectacle que des forces occultes

voulaient récupérer. Il y a des gens qui ne veulent pas que certaines vérités éclatent. Mon statut gênant a amené des responsables de l'époque à essayer de me soudoyer.

En échange, je devais cesser mon soutien aux projets sociaux des jeunes de quartiers défavorisés. Diligemment, on me proposa, vainement, d'autres ambitieux postes de responsabilité.

J'ai réussi au passage à caser sept familles d'artistes de la région dans des logements décentes. Et c'est en extradé que j'ai débarqué à Tizi Ouzou où j'ai trouvé refuge et amour auprès de gens exceptionnels. Mon vœu est d'avoir un enfant kabyle avec qui je discuterai en tamazight et dans d'autres langues.

Quelle rencontre vous a marqué à Tizi Ouzou ?

Matoub Lounès qui arborait fièrement son faucon et dont la première rencontre fut tumultueuse avant que le chantre de l'amazighité, qui avait titillé mon orgueil d'Algérien, me comprenne. Je me rappelle avoir repris un refrain de l'une de ses fabuleuses chansons ainsi que d'autres artistes kabyles et il m'a vite adopté. Le drame de sa disparition m'a marqué à jamais.

Comment voyez-vous la façon dont le pouvoir appréhende tamazight ?

Gauchement. La solution n'est pas dans l'instauration de tamazight en tant que langue nationale ni dans la promulgation de lois. On ne peut pas s'aimer de force. La solution est dans les échanges culturels, il faut semer l'Algérie dans les cœurs. Quand je vois une pièce de théâtre en tamazight, des poètes ou des troupes folkloriques à Sétif et ailleurs dans l'Algérie profonde, je me retrouve dans mon Algérie. L'Etat ne favorise pas ce genre d'échanges.

Des projets en vue ?

Oui. Un one man show en France intitulé «terroriste télécommandé» qui fait réfléchir par l'humour. Il sera présenté à Clermont-Ferrand le 12 novembre prochain. L'avant-première aura lieu à la salle El-Mouggar et la deuxième représentation à Tizi-Ouzou.

Un dernier mot ?

Aimons-nous les uns les autres dans un pays qui abhorre le mépris. Ne dites pas la Kabylie, mais dites l'Algérie. La France nous a volé notre glorieuse histoire et ses relais continuent la besogne. Ne leur donnons pas l'occasion de parvenir à leurs fins.

S. H.

K. Bougdal

2^e FESTIVAL INTERNATIONAL DES ARTS ET DE LA POÉSIE

Azeffoun, une ville, un destin

Azeffoun, la ville chère à Hadj M'rizek, Al Anka, Fellag, Iguerbouchène, Djaout... abrite, depuis mercredi, le deuxième Festival international des arts et de la poésie. Initié pour la première fois en 2010, le Festival international des arts et de la poésie d'Azeffoun est en passe de devenir l'un des événements culturels les plus importants de la wilaya de Tizi Ouzou. Imaginé et mis en œuvre par le comédien, poète et créateur culturel en arts vivants et expositions, Yves Tetelbom, un Franco-Algérien natif d'Azeffoun, ledit festival vise, avant tout, et ce durant quatre jours, à rendre hommage, non seulement, à la poésie kabyle, mais aussi à une poésie désormais sans frontières.

En plus des poètes locaux et de Yves Tetelbom, ont aussi pris part à la rencontre, le poète et musicien Dominique Ottavi (Corse), les poètes Claudine Bertrand (Québec), Ruccio Duran Barba (Equateur), Mounia Boulila (Tunisie), ambassadrice universelle de la paix depuis 2008, Mahri Chah Hocine (Iran), Marie Robert (France) etc. Depuis le coup d'envoi, donné mercredi en fin de journée par le président d'honneur, le comédien Saïd Hilmi, un autre enfant d'Azeffoun, les poètes et les organismes organisateurs (l'APC et le Comité des fêtes de la ville) n'ont pas pris le moindre répit.

Les récitations de poèmes dans les cafés maures de la ville, à l'auberge de jeunesse ou encore à la salle des fêtes ont rassemblé, jusque-là, un public nombreux, connaisseur et avide de culture.

Les poètes présents à Azeffoun ont aussi consacré, plus de deux heures, dans la matinée jeudi, aux élèves des deux lycées que compte



l'ex-Port-Gueydon avant de se déplacer à Oulkhout et se recueillir à la mémoire du poète, écrivain et journaliste Tahar Djaout, assassiné par les hordes terroristes en 1993. Un moment plein d'émotion pour les présents.

Dominique Ottavi a surpris plus d'un en chantant une belle chanson à la mémoire de l'auteur de les Chercheurs d'os. Précisons, enfin, que malgré les faibles moyens dont disposent les organisateurs de ce festival qui sera clôturé dans la matinée de dimanche, la manifestation est jusque-là réussie à plus d'un titre et la chargée de la communication, Lynda Hantour, y est aussi pour quelque chose, elle qui n'a ménagé aucun effort.

EXPOSITION

Les calligraphes et miniaturistes de Médéa, hôtes de Tlemcen

Les splendeurs de l'art de la calligraphie arabe et de la miniature seront dévoilées au public tlemcénien, à la faveur de la participation d'une pléiade de calligraphes et de miniaturistes confirmés, originaires de Médéa, à la semaine culturelle des wilayas du centre du pays qui se tiendra du 23 au 26 du mois courant, dans le cadre de la manifestation «Tlemcen, capitale de la culture islamique 2011».

L'on annonce, à cet égard, auprès de la Direction de la culture de la wilaya de Médéa, la partici-

pation du calligraphe Mohamed Safar Bati, un artiste doué et confirmé, maintes fois primé à l'échelle nationale et internationale, aux côtés de deux autres talentueux miniaturistes, en l'occurrence Abdelghani Douakh et Mourad Ghermit, distingués plusieurs fois également lors des nombreux concours organisés dans le pays et à l'étranger.

Une sélection des meilleures œuvres artistiques réalisées par ces artistes sera présentée, à l'occasion de cette semaine culturelle, au public qui pourra ainsi découvrir la



grande diversité et la richesse de l'art de la calligraphie et de la miniature en Algérie, mais aussi la nouvelle génération d'artistes qui s'est engagée à perpétuer l'œuvre des grands maîtres que sont Ali Khodja et Mohamed Racim.

Un autre art dont se singularise la capitale du Titteri, à savoir la céramique, sera aussi au rendez-vous à travers une exposition des travaux les plus raffinés, conçus et réalisés par des céramistes reconnus tels que Mohamed Chenoufi, Abderrazak Bernis et Kamel Ould Ramoul.